

Recherches sociographiques



Évelyne TARDY, avec la collaboration d'André BERNARD,
Militer au féminin

Diane Lamoureux

Volume 37, numéro 2, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057061ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057061ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lamoureux, D. (1996). Compte rendu de [Évelyne TARDY, avec la collaboration d'André BERNARD, *Militer au féminin*]. *Recherches sociographiques*, 37(2), 377–379. <https://doi.org/10.7202/057061ar>

Évelyne TARDY, avec la collaboration d'André BERNARD, *Militer au féminin*, Montréal, Éditions du Remuc-Ménage, 1995, 191 p.

Cette étude vise à mieux nous faire connaître les militantes de la Fédération des femmes du Québec (FFQ) et de ses groupes affiliés. Pour ce faire, l'auteure a mené une enquête auprès des membres de cette organisation en distribuant d'abord des questionnaires puis en rencontrant une cinquantaine de femmes en entrevues¹ afin de compléter et de préciser les informations recueillies. Après la lecture de l'ouvrage, on en sait beaucoup plus sur la FFQ mais on a également le sentiment d'être passé à côté de plusieurs questions importantes.

Le premier chapitre esquisse un portrait de la FFQ en insistant principalement sur les grands objectifs de cette organisation, sur ses structures formelles, sur la double structure qui la caractérise, à savoir le regroupement à la fois de membres individuelles et de groupes affiliés, et sur les principales tensions au sein de l'organisme au moment de l'enquête. À cet égard, l'auteure insiste principalement sur les problèmes reliés au sous-financement de l'organisme, mentionne le large spectre idéologique que représentent les membres et semble instituer une différenciation importante — puisque ce sera celle que l'on retrouvera dans tous les tableaux et données chiffrées — entre militantes individuelles et militantes de groupes affiliés.

Il va de soi que consacrer une dizaine de pages seulement pour décrire une organisation qui a près de trente ans, oblige à certaines simplifications, mais il aurait été intéressant d'analyser les débats qui ont traversé l'organisation en ce qui concerne tant ses orientations que sa structure organisationnelle. En outre, il est problématique que l'auteure ne se soit pas interrogée sur la contradiction entre la volonté de la FFQ de « fédérer » les divers groupes de femmes au Québec et le fait qu'elle participe à une table de concertation, le « groupe des treize », dont font partie au même titre que la FFQ certains groupes qui lui sont formellement affiliés.

Le deuxième chapitre porte sur la diversité du statut militant des répondantes. Certaines sont nouvelles dans le militantisme féministe alors que d'autres ont déjà une solide expérience derrière elles. Certaines sont des militantes salariées alors que d'autres le font sur une base non rémunérée. Il en ressort qu'il y a un certain renouvellement des effectifs militants mais pas nécessairement de mécanismes privilégiés de transmission de l'expérience d'une génération militante à l'autre. Par ailleurs, la taille des groupes et leur structure organisationnelle sont très diversifiées.

Ce chapitre tente de s'interroger sur la notion de militantisme mais ne fait en somme que l'effleurer. La grande distinction à cet égard est celle de la rémunération : il en ressort que les militantes seraient celles qui ne sont pas rémunérées. Mais cela reflète assez mal la réalité des groupes de femmes — et de beaucoup d'associations volontaires — où souvent, comme le souligne d'ailleurs l'auteure, le statut des femmes alterne puisqu'elles sont tantôt salariées, tantôt bénévoles, mais également parce qu'elles acceptent des conditions de travail

1. Le type d'entrevue n'est pas précisé. À certains moments on parle d'entrevues semi-directives, alors qu'à d'autres on parle d'entrevues non directives. Le livre ne nous donne pas de grille d'entrevue, alors que le questionnaire écrit est annexé à la fin du texte.

qui tiennent à la fois à la conjoncture économique et aux convictions qui les habitent, conditions qu'elles refuseraient probablement dans d'autres contextes organisationnels.

Le troisième chapitre brosse un portrait sociologique des militantes de la FFQ. On y apprend qu'elles ont en général un niveau de scolarité plus élevé que celui de la moyenne des femmes, que les âges sont fort diversifiés (avec des différences importantes entre les membres individuelles et les membres de groupes affiliés), que la provenance socio-économique est très diversifiée également et que plusieurs ont des antécédents familiaux militants. Bref, des données qui correspondent au profil usuel du militantisme.

Là où l'on peut s'interroger, cependant, c'est sur la volonté de prouver que « ce portrait s'éloigne considérablement du modèle stéréotypé de la militante féministe véhiculé encore aujourd'hui » (p. 66). On peut déduire de ce qui est présenté que le stéréotype serait une célibataire sans enfant et possiblement lesbienne. Or, le questionnaire permet mal de cerner cette réalité. Ainsi, la présence des lesbiennes est complètement gommée (les répondantes avaient le choix entre mariée, veuve, divorcée ou séparée, célibataire et conjointe de fait) et le tableau 9 présume que le conjoint est nécessairement de sexe masculin. Par ailleurs attribuer au mode de fonctionnement plus compatible avec une vie sociale et familiale la présence d'un plus grand nombre de mères dans les groupes de femmes que dans les groupes politiques et syndicaux est un peu court; est-ce une cause ou une conséquence ou les deux?

Le quatrième chapitre nous montre que les militantes féministes n'en sont pas à leur première expérience et qu'elles se sont déjà impliquées dans d'autres types d'organisations, voire mènent de front une pratique féministe et une pratique dans les partis politiques ou les syndicats. Ce type de résultat vient confirmer ce que d'autres enquêtes sur le militantisme avaient déjà démontré, mais leur importance est relative parce que les données dont nous fait part l'auteure ne nous permettent pas d'évaluer si celles qui pratiquent diverses formes de militantisme sont celles qui « travaillent » dans les groupes de femmes ou si ce sont plutôt celles qui ont un emploi rémunéré à l'extérieur des groupes, emploi qui les amène à développer une pratique syndicale, par exemple. Le fait qu'il n'y ait aucun tableau croisé nous empêche de pousser l'analyse.

Le cinquième chapitre essaie de cerner les raisons du militantisme féministe. Le premier présupposé de l'auteure, c'est qu'il est substantiellement différent de militer dans un groupe de femmes et dans un groupe mixte de type parti politique ou syndicat (les groupes communautaires sont complètement laissés de côté alors que plusieurs d'entre eux présentent plus d'analogie avec les groupes féministes que les partis politiques ou les syndicats) et que ce militantisme s'avère beaucoup plus satisfaisant pour les femmes. Cependant, pour que ce résultat soit crédible, il faudrait faire la comparaison avec des femmes qui militent dans les groupes mixtes après avoir eu une expérience militante féministe. Enfin, il me semble dangereux de tomber dans le stéréotype de la féminité lorsqu'on affirme que les femmes invoquent essentiellement des motivations altruistes (p. 90-91) pour expliquer leur militantisme féministe.

Le sixième chapitre qui porte sur les structures et les types de fonctionnement des groupes de femmes insiste sur la diversité des structures organisationnelles même si l'ensemble des « militantes (...) privilégient un véritable idéal de convivialité dans le développement des structures et des modes de fonctionnement » (p. 98). Mais qui oserait s'opposer à la vertu? Le chapitre nous fait voir également que la forme « collective » est loin de faire l'unanimité chez

les militantes et qu'elle n'est pas sans poser certains problèmes qui ont été analysés depuis longtemps par les féministes.

Le chapitre 7 aborde une dimension qui retient rarement l'attention, à savoir les conflits et les rapports de pouvoir à l'intérieur des groupes de femmes. On y souligne les difficultés que rencontrent les groupes de femmes à aborder cette question et on identifie des sources potentielles de conflits: entre anciennes et nouvelles, entre bénévoles et salariées, quant aux enjeux relatifs à l'accès à l'information ou encore le conflit entre intellectuelles et non-intellectuelles. Sur ce dernier point, il faut tout de même mentionner que la notion d'intellectuelle semble se référer uniquement au niveau de scolarisation, ce qui est plutôt insatisfaisant comme définition. Le matériel utilisé pour cette description provient essentiellement des entrevues.

Enfin, le dernier chapitre est consacré aux changements d'attitude par rapport au pouvoir dans les groupes de femmes et montre qu'on est loin d'un rejet principal du pouvoir (ce qui n'a d'ailleurs jamais été la position de la FFQ à ma connaissance) et que les militantes favorisent ce que les Américaines qualifient d'*empowerment*, rejetant par ailleurs toute forme de coercition. Cependant, la question du pouvoir informel, qui était sous-jacente aux zones de friction identifiées dans le chapitre précédent, ne fait pas l'objet d'une interrogation plus poussée de la part de l'auteure.

Pour conclure, on peut dire que le livre d'Évelyne TARDY nous permet de mieux comprendre la perception qu'ont d'elles-mêmes et de leurs organisations les militantes de la FFQ et de ses groupes affiliés. Toutefois on recherche en vain une analyse et on n'en retire aucune explication de ce qui motive ces militantes et les incite à poursuivre leur action.

Diane LAMOUREUX

*Département de science politique,
Université Laval.*

Chantal SAINT-JARRE, *Du sida. L'anticipation imaginaire de la mort et sa mise en discours*, Paris, Denoël, 1994, 267 p.

L'OMS évaluait récemment à seize millions le nombre de personnes déclarées séropositives depuis l'identification du virus responsable du syndrome d'immuno-déficience acquise, au début des années 1980. Quatre millions de sidatiques dans le monde, un accroissement de 60% durant la dernière année, nous apprenait la même dépêche (*Bangkok Post*, 2 juillet 1994, p. 10). Des pourcentages, des statistiques qui nous font trop souvent oublier les conséquences physiques et le drame psychologique que représente cette maladie pour les personnes.

Ce qui fait la force première du livre de Chantal Saint-Jarre, c'est justement la place accordée à la souffrance des êtres humains atteints du sida, à leur révolte aussi. C'est d'aller au-delà des chiffres.